

Rue
Montmarte, 169.

LE CONSEILLER DES DAMES

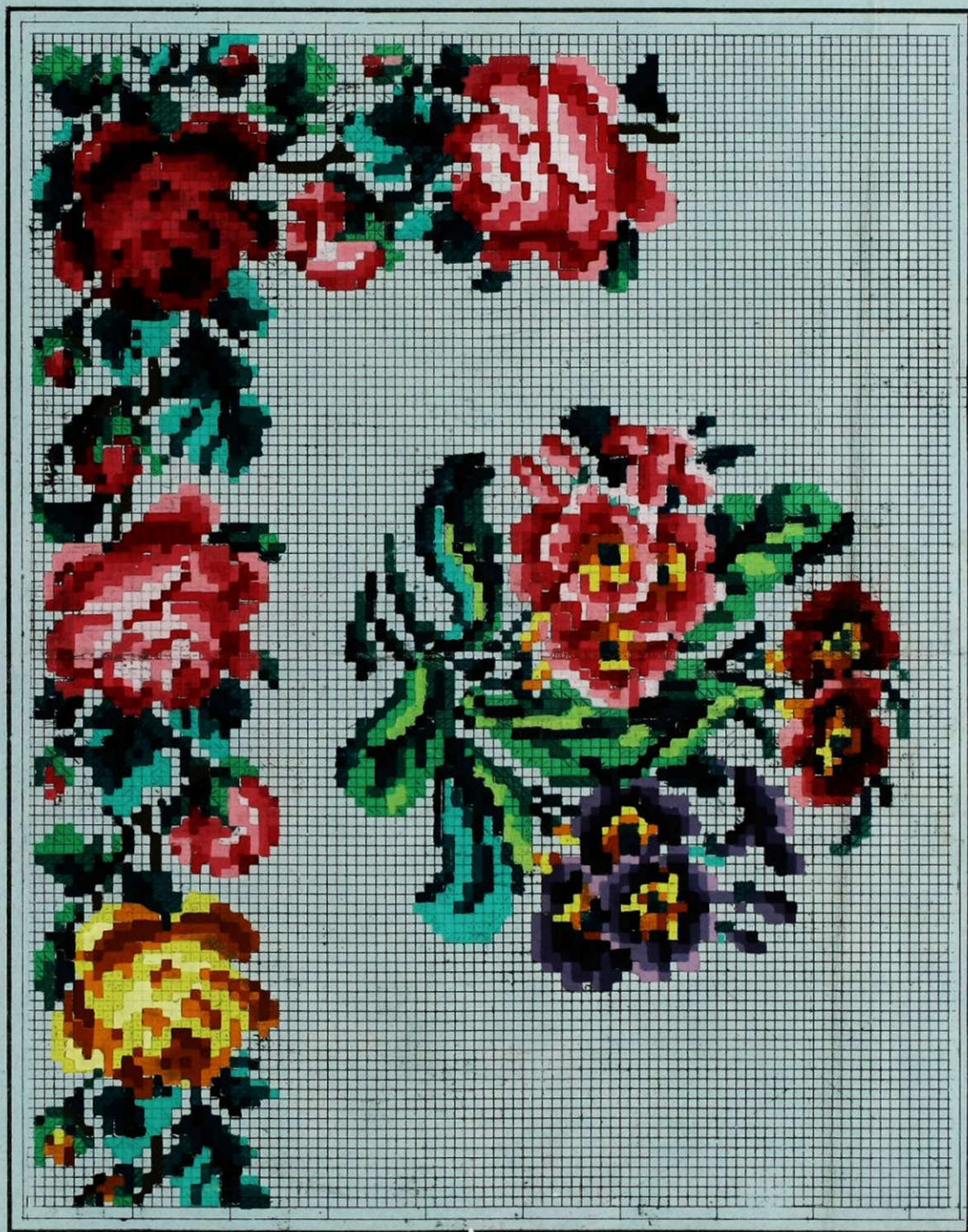
Paris ... 10 f
Province ... 12 f



Cher Robert à Paris



LE CONSEILLER DES DAMES.

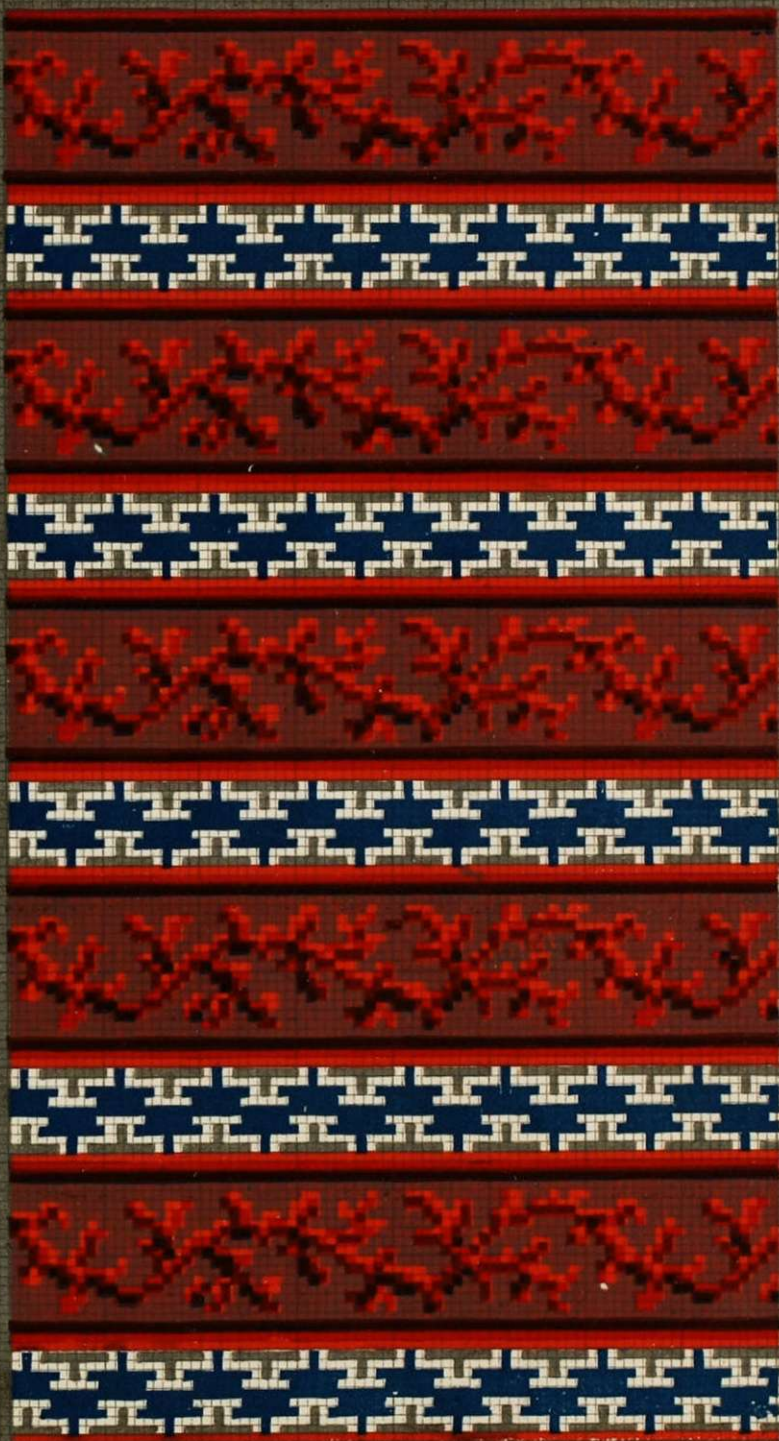


Chez Robert à Paris

189, rue Montmartre, à Paris.

LE CONSEILLER DES DAMES

Paris, 10 fr. — Provinces, 12 fr.



Planches et impressions par Ernest Meyer, 5, rue de l'Abbaye, à Paris.



LE CONSEILLER DES DAMES

AOUT 1851.

Chronique des Salons.

Vous plairait-il que je vous dise, avant toute autre chose, un mot de notre ami le *Conseiller des Dames*, chères abonnées ? Vous savez combien le galant s'efforce de nous plaire ; vous n'ignorez pas ce qu'il a fait pour nous cette année ? Sans nous en prévenir, sans nous l'avoir annoncé à grand bruit, en frappant à tour de bras sur tous les tambours de la réclame, comme eût pu le faire tout autre, il s'est plu à s'occuper de nos plaisirs ; et, dépassant ses promesses, il n'a eu qu'un but constant, celui de nous être agréable, toujours et sans cesse. Que d'observations, ! que d'efforts ! Et ces charmantes aquarelles, qui nous ont causé autant de plaisir que de surprise ! Et ces ravissantes gravures de lingerie si coquettes et si utiles ! Et ces excellents conseils aux mères ! Et... que sais-je, moi ? Si je voulais faire l'inventaire des améliorations, il me faudrait passer en revue le journal entier.

Nous avons été ravies de voir le soin qu'il prenait de nous plaire, et, dans notre monde, j'entendais dire de tous côtés qu'il n'était point possible de faire mieux ; que notre *Conseiller* n'irait pas plus loin et qu'il s'arrêterait, bon gré mal gré, au bout de cette voie de progrès dans laquelle il avait marché d'un pas si ferme et dont il semblait avoir at-

teint les dernières limites. Voilà ce qu'on disait, et je pensais ainsi moi-même. Et pourtant voilà qu'aujourd'hui, à certains signes bien connus de moi, aux allées et venues des dessinateurs, des graveurs, des lithographes au bureau du journal, à des envois d'épreuves qu'on cache soigneusement, à certains sourires significatifs du directeur, je viens d'acquérir la certitude que l'on nous ménage quelque nouvelle surprise. Ce que c'est ? je ne puis le dire, je l'ignore encore. Vainement j'ai questionné le directeur ; vainement j'ai mis en œuvre toutes les ruses féminines pour lui arracher son secret, je l'ai trouvé bardé d'une cuirasse de fer, dont je n'ai pas rencontré le défaut, et contre laquelle toutes mes ruses sont venues se briser. Or donc, je ne sais de quoi il est question ; mais je suis pertinemment sûre qu'il s'agit de quelque jolie prime complotée en secret pour nous surprendre l'année prochaine, et dont nous n'aurons le mot que le mois qui vient. Notre *Conseiller* tient à nous prouver, mesdames, qu'une fois qu'on a mis le pied dans cette route du mieux, en eût-on atteint les limites, il est toujours quelque sentier vierge, quelque coin inexploré dans lequel on se réfugie pour faire mieux encore.

Toujours est-il que je ne sais rien, que je ne puis vous donner la nouvelle, et que j'enrage tout bas. Ah ! je suis d'un dépit... d'une colère ! Là..., voyez, se méfier de moi, ne me rien dire, à moi qui suis d'une discrétion à toute épreuve et qui aurais été si heureuse de pouvoir vous apprendre de quoi il est question !

Me voilà réduite à vous parler, au lieu de cela, des grandes fêtes nationales et industrielles qui se préparent en France, en réponse au palais de cristal de l'Angleterre. Ces fêtes doivent emplir Paris de bruit et de foule ; et les étrangers des quatre parties du monde, attirés déjà de l'autre côté du détroit par l'Exposition universelle de Londres, afflueront chez nous pour y jouir du spectacle immense que ces fêtes leur préparent. Ce sera, dit-on, quelque chose de colossal, de magnifique, de grandiose et d'olympien. Partout, là, ici, plus loin s'élèveront comme par enchantement de superbes palais de bois, que dis-je ? des temples. Celui-ci sera consacré à la danse, cette déesse presque exclusivement française : un grand bal y sera donné ; cet autre deviendra le domaine de la poésie et de la musique : vingt mille personnes y trouveront place pour entendre une œuvre composée tout exprès. Le poème sera dû à la verve brillante de Méry, et Louis Lacombe lui prêterait l'appui de ses notes mélodieuses. Le sujet de l'œuvre est grandiose

comme les fêtes auxquelles elle est destinée. *L'Histoire de la civilisation* présentera ses différentes phases au milieu de la variété des costumes empruntés à tous les âges et à toutes les parties du monde, de la richesse des décors et du nombre des exécutants, qui sera infini.

Que vous dirais-je, mesdames, de toutes les féeries qui animeront Paris pendant huit grands jours, huit jours de plaisirs et de surprises ? Rien. Heureusement je ne suis nullement engagée à donner ici le programme de ces fêtes uniques dans l'histoire ; car, si j'y étais forcée, je succomberais, moi, faible femme, sous le poids de la tâche. Et puis, somme toute, j'aime mieux vous entretenir du présent que de l'avenir, quelque chargé de promesses que soit ce dernier ; et je préfère vous parler de la grande fête de l'Hôtel-de-Ville, dont on s'occupe tant en ce moment, qui éveille tant de désirs, et met en mouvement tant d'imaginations, à cette seule fin d'arriver au moyen d'obtenir des invitations.

Quelle charmante idée que celle de cette fête internationale, mesdames ! Il n'y avait que la France pour l'avoir. C'est là de la vieille galanterie française, ou je ne m'y connais point ; et je suis fière d'être Française quand je regarde... les apprêts magnifiques qui se font pour cette occasion.

Quoi?... n'est-ce point tout à fait galant en effet ? Sur la proposition du préfet de la Seine, une somme de cent cinquante mille francs est votée d'enthousiasme pour recevoir et traiter nos voisins d'outre-Manche. Mais il faut que l'invitation soit digne des convives ; qu'elle soit faite dans toutes les formes exigées par la politesse des nations... Partez, monsieur le préfet, vous qui représentez Paris, lequel représente la France entière ! traversez la Manche, accompagné d'une députation de votre conseil municipal, allez faire vous-même, au nom du pays, vos solennelles invitations, et ramenez-nous beaucoup de convives. Et quels convives ! Le prince Albert d'abord ; puis les ministres d'Angleterre, puis le lord maire, puis le jury de l'exposition, puis les belles *ladies*, les plus belles parmi les belles ! car on veut que notre sexe ait aussi ses représentants à cette grande fête. Convenez, mesdames, que j'avais bien raison de dire tout-à-l'heure : — c'est là de la galanterie, ou je ne m'y connais point !

Mais hélas !... comment choisir au milieu de tant de *beauty* ! Véritablement, je plains M. le préfet, et je le vois d'ici dans la position embarrassante du berger Pâris. A qui donnera-t-il la pomme ? Choisira-

t-il Vénus ou Junon ou Minerve? Heureusement pour lui, et pour nos galants français, il a mission de décerner plusieurs pommes, mais malgré cela encore, il a eu, sans aucun doute, l'embarras du choix; car mettant de côté toute coquetterie nationale, nous ne pouvons faire moins que de reconnaître que, en fait de beauté, nos voisines d'outre-Manche sont d'une grande richesse. Pardonnez-moi, mesdames, cet aveu qui au reste n'a rien d'humiliant pour nous autres Françaises; si les Anglaises sont riches en beauté, il ne s'en suit pas de là que, sous ce rapport, nous soyons tout à fait réduites à la mendicité. Vous le voyez, la femme reparait sous l'hôtesse. Je veux bien faire les honneurs de notre pays, mais je ne veux pas cependant faire le sacrifice de notre coquetterie.

Eh! mon Dieu! la femme est femme, et la coquetterie est de tous les pays! Demandez aux belles *ladies* de Londres.

Dès qu'il a été question de la fête française, chaque *beauty* a désiré tout bas les honneurs de l'invitation. N'était-il pas glorieux de représenter la beauté anglaise à Paris?... Chacune s'est mise à sa toilette avec plus d'empressement, les couturières ont été accablées de commandes, les salons de la reine se sont vus encombrés de belles solliciteuses, et les hôtels des ministres littéralement assiégés par des bataillons d'aspirantes. Ce fut une lutte à armes courtoises, une joute à l'invitation, un *steaple-chease* de beauté et d'élégance. Mais hélas! là, comme au ciel, il y a eu beaucoup d'appelées et peu d'élues!

Je sais pour ma part une jeune et belle *lady* qui, au lieu de réussir, a échoué au port par la faute de son mari, lord A^{***}. Le malheureux lord a voulu trop bien faire! Et je suis sûre que la pauvre Lady s'est vue tentée de lui dire comme M. de Tayllerand dit à un jeune diplomate qui montrait trop d'empressement :

— Trop de zèle, monsieur, trop de zèle!

Lady A^{***} est ravissante de beauté, je le tiens d'une femme et cela doit être bien vrai. — C'est Miss D^{***}, avec laquelle, pendant mon séjour à Londres, j'ai lié des relations amicales, qui m'écrit elle-même la mésaventure de Lady A^{***}. — Celle-ci est donc ravissante de beauté, fort bien à la cour, et de position assez élevée pour que sur sa simple demande, elle eût été tout d'abord portée sur la liste des élues. Tout allait donc fort bien jusque là — son mari ne s'en était point mêlé — lorsque, la veille de son départ, elle alla chez la princesse ^{***} faire sa visite de congé. Cependant Lord A^{***} qui voulait que sa femme brillât à Paris de tout son éclat, s'était depuis plusieurs jours

creusé l'esprit à chercher ce qui pouvait encore rehausser les charmes de Lady A^{***}. Enfin, en parcourant le palais de Cristal, une idée lui était venue, il avait aperçu le plus beau châle de l'Inde de l'exposition, un châle vert magnifique, et l'avait payé un prix exorbitant. Qu'importe ? Lady A^{***} sera si belle sous ses plis ! Il court à son hôtel... Lady A^{***} est partie pour aller chez la princesse ; il se fait conduire au palais au grand trot et arrive dans l'antichambre, sur les pas de sa femme... Celle-ci s'est déjà fait annoncer chez la princesse, elle va entrer ; la portière est déjà soulevée, quand son mari essoufflé, arrive assez à temps pour lui jeter sur les épaules le magnifique châle vert.

Hélas ! lady A^{***} est entrée dans le salon de réception, il est plein de belles *ladies* qui toutes viennent prendre congé. A l'entrée de lady A^{***}, on se regarde, on parle bas, on accuse son goût. La pauvre femme avait mis ce jour-là une superbe robe de lampas bleu pour relever l'éclat de son teint, et voilà que sur cette robe bleue, son mari a jeté tout à coup un châle vert !

Quelle faute ! lady A^{***} s'est aperçue aussitôt du crime de lèse-bon goût, mais trop tard, l'effet était produit, et le soir elle était rayée de la liste, comme suspectée de mauvais goût, et capable par là, de déshonorer l'Angleterre. Ah ! lord A^{***}, qu'avez-vous fait là ! Furieuse contre lord A^{***}, elle est, dit-on, partie pour le Cumberland où elle est allée cacher son dépit, tandis que les belles invitées débarquent en France et que la fête se prépare.

Ce sera une fête superbe, si l'on en croit les bruits qui circulent, et si l'on en juge par les préparatifs qui sont prodigieux de luxe et d'élégance. Le dîner qui sera, dit-on, digne de tels invités, sera suivi d'un bal féerique par les toilettes, l'éclat des diamants et le parfum des fleurs. Mais ce n'est pas tout. Une fête en appelle une autre, et voici que l'on hâte les travaux commencés dans le parc de Saint-Cloud, que les ouvriers disparaissent, et que sous ses ombrages, se prépare une autre fête que le président de la République offrira à son tour aux illustres invités. Tant mieux, mesdames ! tant mieux ! J'aime toutes ces fêtes qui animent notre Paris, y font revenir les déserteurs et rendent un peu de vie à ces salons abandonnés, où je puise d'ordinaire pâture à vous distraire un peu.

C'est un beau spectacle à donner au monde que cet échange de politesse entre deux nations rivales ! Je n'ai plus qu'un vœu à former ;

c'est que nos belles voisines remportent de notre pays un bon souvenir, et qu'elles restent bien convaincues en nous quittant, que Paris est et sera toujours la ville par excellence du luxe et du plaisir, et que l'hospitalité qu'on y reçoit est la plus cordiale comme la plus désintéressée.

Vicomtesse DE SABRAN.

Variétés.

ÉPICHARIS.

HISTOIRE GRECQUE.

I.

— Quand reverrons-nous les murs d'Argos, mon cher Cléomède ?

— Bientôt, je l'espère, la paix sera conclue et nous retournerons dans notre patrie ; de la patience, Timanthe !

— Ah ! si tu pouvais comprendre à quel degré je hais cette ville de Sparte, ces Lacédémoniens si différents des autres peuples de la Grèce, et qui semblent placer leur orgueil dans l'absence de toute sensibilité.

— Mon ami, des geoliers ne paraissent jamais bons et aimables ; et les Spartiates sont nos geoliers. Si au lieu d'être venus à Sparte comme prisonniers, nous avions visité cette ville comme simples voyageurs, nous serions plus indulgents et peut-être plus justes pour ces mœurs et ces lois qui sont l'ouvrage de Lycurgue.

— Mais il faut pour venir à Sparte être prisonnier ou... Spartiate.

— J'y périrai d'ennui si nous ne sommes bientôt rendus à la liberté !

— Encore une fois, patience et courage !

Quelque temps après la prise d'Athènes qui mit fin à la funeste guerre du Péloponèse, les Lacédémoniens, chefs de la ligue passèrent en Asie pour se joindre aux Ioniens contre Artaxercès, roi de Perse, que Cyrus voulait détrôner. Artaxercès, pour s'en venger, fit tant par ses intrigues, qu'il détacha de Sparte plusieurs peuples parmi lesquels étaient les Thébains et les Argiens qui rassemblèrent des troupes. Sparte voulut punir ses anciens alliés de cette défection, et les deux

armées se rencontrèrent en Béotie, dans la plaine de Coronnée. La bataille fut très-meurtrière, et la victoire resta aux Lacédémoniens.

Timanthe et Cléomède avaient été faits prisonniers et amenés à Sparte : tous deux étaient nés dans l'Argolide et se connaissaient depuis l'enfance.

On comprend de quel lugubre ennui étaient accablés les deux prisonniers, quand, aux regrets de la patrie absente, venaient se joindre les rigueurs de la captivité chez un peuple dont les usages étaient pour la Grèce entière un sujet d'étonnement et de terreur ; leur corps devait s'habituer à une nourriture grossière ; leurs yeux n'étaient recréés par aucune apparence de luxe ; leur oreille se trouvait déchirée par le rude accent du dialecte Dorien et devait se contenter d'entendre quelques hymnes d'un mode simple et primitif : plus de ces chants doux et légers ; plus de cette musique enchanteresse si chère aux Argiens.

Le matin même où les deux amis avaient eu la conversation dont nous avons rapporté la fin, commençaient les fêtes d'Hyacinthe qui durent trois jours. Le premier et troisième sont consacrés au deuil et à la tristesse : les Lacédémoniens pleurent la funeste mort de l'ami d'Apollon ; pendant le second jour, au contraire, Lacédémone se livre à l'allégresse la plus vive ; les esclaves mangent avec leurs maîtres ; des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles chantent les louanges d'Hyacinthe, puis se livrent à des exercices et à des jeux qui se terminent par un pompeux sacrifice sur le tombeau d'Hyacinthe à Amiclæ. Si Sparte parut à Cléomède et à Timanthe plus triste encore le premier jour, ils s'en dédommagèrent le second : on leur laissa la liberté d'assister de loin aux fêtes et aux jeux.

Parmi les étrangers qui se trouvaient à Sparte, les deux amis remarquèrent un jeune Athénien nommé Agaclès et purent causer avec lui pendant une partie de la journée : c'était un beau jeune homme riche, brave, insouciant, léger, qui semblait être un composé des qualités et des défauts des citoyens de l'Attique. Cette rencontre était une bonne fortune pour les deux Argiens, qui éprouvèrent un grand plaisir à parler d'art et de poésie.

— Mais qu'as-tu donc ? dit tout-à-coup Timanthe à son ami ; depuis une heure tu nous réponds à peine par monosyllabes, et tes regards semblent errer au loin.

— Je viens de *la* voir, de *la* reconnaître là bas dans le chœur des vingt-cinq jeunes filles.

— Qui donc, demanda Agaclès ?

Timanthe se mit à rire et répondit à l'Athénien :

— Cléomède lui-même pourrait adresser cette question, car il ne connaît pas la jeune fille dont il vous parle, il ne sait même pas son nom. Tous les soirs nous respirons à la fenêtre de notre prison d'où nous pouvons découvrir le Mélélaïon ; l'Eurotas coule au pied de cette éminence, et cela nous compose un paysage magnifique, surtout quand il est éclairé par le soleil couchant. C'est à ce moment, quand le crépuscule donne aux objets des formes, des couleurs vagues et douteuses, que nous voyons cette jeune fille se promener avec une femme plus âgée qui sans doute est sa mère, et un jeune homme dont nous ne pouvons déterminer l'âge tant il a soin de se cacher aux regards ; le lieu dont nous vous parlons est déjà éloigné de la ville de plusieurs stades, et s'il vient à passer quelque promeneur, spartiate, ilote ou étranger, cet homme et ces deux femmes semblent l'éviter avec soin.

Agaclès parut s'intéresser vivement à ce récit, mais on n'aurait pu dire si son émotion était causée par quelque connaissance de ce mystère ou par la simple curiosité.

— Je regrette, dit-il, que vous ne soyez pas libres de sortir pour voir de plus près ces étranges personnes.

— Oh ! je suis bien sûr que c'est elle, s'écria en ce moment Cléomède qui n'avait apporté qu'une médiocre attention à ce qui venait d'être dit. — Agaclès, continua-t-il avec feu en s'adressant à l'Athénien, vous qui êtes libre et que personne ne songe à surveiller, soyez assez complaisant pour questionner quelque ilote et apprendre de lui quelle est cette jeune fille, son nom ?

Agaclès, au lieu de répondre, s'empessa d'entraîner Timanthe et Cléomède loin de la foule.

— Que Minerve, leur dit-il, vous inspire plus de prudence et de sagesse ; ne savez-vous pas à quel point les Spartiates sont jaloux de l'honneur de leurs filles. La moindre démarche de votre part à ce sujet vous ferait soupçonner de mauvais desseins et pourrait vous coûter la vie. Quant à moi qui ne suis pas prisonnier et qui peux me réclamer d'Athènes, ma patrie, je ne sais pas si je serais bien en sûreté si je me prêtais à votre désir.

Cela n'était que trop vrai, et nos deux amis n'avaient rien à répondre ; Cléomède courba la tête et se laissa emmener. Comme ils se trouvaient dans un endroit écarté d'où le bruit des hymnes arrivait à leur

oreille comme un murmure confus, ils rencontrèrent deux Spartiates qui, en les apercevant, se hâtèrent de prendre un autre chemin : Timanthe en fit la remarque.

— Ta persistance à regarder cette jeune fille aurait-elle déjà été remarquée ? Voilà qu'on semble s'éloigner de nous.

— Ne voyez-vous pas, répondit Agaclès que ces hommes sont rasés d'un seul côté, ce sont des Spartiates qui ont fui dans un combat : on leur impose cette flétrissure ; ils sont à jamais voués au mépris public, et c'est la honte qui les fait s'éloigner.

Quand les deux Argiens quittèrent Agaclès, celui-ci paraissait préoccupé, et il leur fit ses adieux avec une précipitation qui témoignait d'un grand et vif désir de solitude.

Depuis ce moment, les jours recommencèrent à s'écouler lents et pénibles pour les prisonniers. Un soir Cléomède était seul à la fenêtre de la prison ; Timanthe, atteint d'une maladie de langueur, cherchait quelque soulagement dans le sommeil. La jeune fille, la femme âgée et l'homme mystérieux avaient fait leur promenade accoutumée, et Cléomède avait quitté la fenêtre pour surveiller son ami dont l'agitation lui causait quelque inquiétude ; enfin, le voyant plus calme, il voulut profiter des derniers moments du crépuscule pour jeter encore un regard sur la campagne. Cléomède poussa un cri de terreur et faillit tomber à la renverse ; mais un horrible attrait de curiosité le retint debout et immobile en face du plus cruel tableau.

Un homme était étendu sans vie à dix pas de la rive de l'Eurotas ; il avait le corps traversé d'une de ces courtes épées lacédémoniennes dont la poignée seule se voyait encore, et la jeune fille inconnue était penchée sur le cadavre. Bientôt, après avoir regardé autour d'elle, elle arracha le glaive de la blessure et le lança dans l'Eurotas ; puis elle traîna résolument le corps de la victime et le poussa dans l'eau ; elle s'assura encore une fois qu'elle n'avait point été vue, et s'enfuit avec la rapidité des filles de Lacédémone habituées comme les jeunes gens à tous les exercices du corps.

Cléomède demeura longtemps sans mouvement, les yeux hagards et se croyant le jouet d'un songe ; une main s'appuya sur son épaule, il tressaillit et se retourna vivement : Timanthe était derrière lui, le premier cri de Cléomède l'avait réveillé ; il s'était levé bien doucement et avait assisté à la scène lugubre que nous venons de décrire.

— Eh bien ! dit-il d'une voix sourde, cette jeune fille que tu trou-

vais si belle, à qui les dieux, disais-tu, devaient avoir donné toutes les vertus en partage ; cette jeune fille que tu aimais au point de redouter chaque jour d'être rendu à ta patrie, elle vient de commettre un crime ! un homicide !

Cléomède qui croyait ne plus éprouver que de l'horreur pour la jeune Spartiate, résolut néanmoins de la soustraire à la mort qui l'attendait si son crime était connu ; il allait prier Timanthe de garder le silence, mais il vit dans ses yeux tant de colère et d'indignation qu'il désespéra tout-à-coup de l'y amener ; il joua l'étonnement, se fit expliquer ce que Timanthe voulait dire et prétendit n'avoir rien vu de semblable. Et comme Timanthe s'animait peu à peu de cette contradiction, Cléomède s'étudia à donner à son visage l'expression de la pitié.

— Tu es ce soir plus mal qu'à l'ordinaire, dit-il à son compagnon de captivité ; la fièvre te présente des images funestes que tu prends pour des vérités : je vais faire appeler un médecin.

Et, comme Timanthe, furieux de cette réponse, élevait la voix et accusait Cléomède de mensonge et de mauvaise foi, ce dernier appela à son secours. Timanthe voulant étouffer sa voix s'élança sur lui : une lutte s'engagea ; et quand quelques spartiates entrèrent, Timanthe que la fièvre avait réellement affaibli et dont l'exaspération augmentait les transports, ne put prononcer que des mots sans suite auxquels personne ne fit attention. Cléomède pour prévenir les révélations que Timanthe pouvait vouloir faire le lendemain, se hâta de déclarer que son ami avait eu un accès de démence, et tout le monde le crut.

Le lendemain, après un lourd sommeil, Timanthe trouva son ami debout auprès de lui. L'accès de colère auquel il avait été en proie avait doublé l'intensité de sa maladie : il se fit expliquer par Cléomède ce qui s'était passé la veille ; et quoique tous les détails de l'horrible scène dont il avait été témoin fussent encore présents à sa mémoire, il commença sérieusement à douter s'il n'avait pas vu tout cela en rêve.

En ce moment on vint leur annoncer que l'on avait conclu la paix et qu'ils étaient libres de retourner en Argolide. Cette heureuse nouvelle changea tout à fait le cours des idées de Timanthe qui, à la grande joie de Cléomède, ne parla plus que de son prochain départ pour Argos. Il n'osait entreprendre sur-le-champ ce voyage, tant il craignait la faiblesse de son cerveau.

— Cependant, Cléomède, ne serait-il pas prudent de raconter mon

rêve aux Ephores et de nous informer de cette jeune fille, disait Timanthe le surlendemain, au moment du départ.

— Les dieux justes t'en préservent, répondit Cléomède, les magistrats de Sparte sont soupçonneux par excès de rigidité ; et peut-être pour une folle vision sortie par la porte d'ivoire, tu laisseras un mauvais soupçon sur cette jeune fille. Non, Timanthe, tu le vois, moi qui l'aimais et qui, en qualité d'Argien, ne puis l'obtenir pour épouse sur le territoire de la Laconie, je sacrifie mon amour à son repos ; ne peux-tu lui sacrifier un songe ?

Timanthe fut à peu près persuadé ; néanmoins, sous prétexte de parcourir la ville avant de la quitter, il s'informa si quelque citoyen de Sparte n'avait pas disparu depuis deux jours : on lui répondit que non ; et il quitta le territoire de Lacédémone, remerciant les dieux qui avaient permis que la raison lui revint. Cléomède était allé avec lui pour faire leurs adieux à Agacès, mais on leur dit que deux jours avant il avait dû s'embarquer dans un des ports de l'Arcadie pour retourner à Athènes.

II.

Si Timanthe avait recouvré sa tranquillité d'esprit, il n'en était pas de même de Cléomède ; ce dernier, même dans Argos sa patrie, même au milieu de sa famille et de ses amis, songeait toujours à la jeune Spartiate, si belle et pourtant si coupable. Tantôt il regrettait de n'avoir point cherché à lui parler : il se disait que peut-être elle aurait pu se justifier et prouver qu'elle était digne de lui ; tantôt il se reprochait sa lâcheté et vouait la jeune fille aux Euménides vengeresses. Ces combats intérieurs altérèrent sa santé ; et comme en fort peu de temps la maladie fit des progrès rapides, ses parents le décidèrent à se rendre à Épidaure pour consulter Esculape dans son temple. Il y consentit et se mit en route, comptant sur la distraction que devait lui procurer un voyage, plus que sur l'oracle d'Épidaure.

Muni de fruits, de gâteaux de miel et de présents divers, il se présenta au temple et déposa son offrande. Il admirait la statue du dieu, ouvrage de Thrasyède de Paros, lorsque deux femmes se présentèrent à sa vue : la plus âgée était voilée, l'autre était la jeune Spartiate.

Cléomède voulut s'enfuir, mais un second regard lui présenta cette jeune fille sous un aspect nouveau qui le retint comme malgré lui. Ses

jeunes étaient pâles, ses yeux à demi fermés, ses genoux fléchissaient sous le poids de son corps ; elle semblait devoir mourir avant d'arriver au pied d'Esculape. Cléomède résolut de sortir de cet état d'incertitude si pénible. Quand les deux femmes eurent à leur tour déposé leur offrande, il s'approcha d'elles et leur adressa la parole.

— Cette jeune malade est votre fille, demanda-t-il à la plus âgée ?

— Oui, lui répondit-elle simplement, elle se nomme Épicharis ; et moi je suis Cynire, veuve de Polydamas ; nous venons de Sparte pour consulter l'oracle. Esculape, sauve les jours de ma fille chérie !

Epicharis témoigna par un geste qu'elle-même avait perdu tout espoir.

— N'avez-vous que cette seule enfant, demanda Cléomède ?

— J'avais un fils, répondit Cynire d'un ton presque farouche ; mais il a été lâche : il a fui devant les Thébains ; il est mort pour Sparte et pour moi. Mais le stoïcisme lacédémonien l'abandonna et des larmes coulèrent de ses yeux.

Epicharis devint plus pâle encore et tout son corps trembla. Un horrible soupçon vint à l'esprit de Cléomède : — Serait-ce son frère qu'elle aurait ainsi sacrifié à l'honneur de sa famille ? Car selon les lois de Lycurgue, la famille d'un lâche était déshonorée ; et Cléomède se rappela ces promenades solitaires des deux femmes avec un jeune homme inconnu, et le soin que prenaient alors tous les trois d'éviter toute rencontre. Cependant, il n'osa pas faire de nouvelles questions, et il ne se sentit ni la force ni le courage d'adresser la parole à Épicharis.

Les malades devaient, selon la coutume, passer la nuit dans une maison qui communiquait avec le temple d'Esculape, et le dieu devait apparaître pendant la nuit et dicter son oracle à chacun d'eux. Le lendemain, Cléomède vit encore Cynire et sa fille qui se préparaient à retourner à Sparte. Cynire lui apprit avec joie que l'oracle était favorable et qu'Épicharis guérirait.

— Vraiment ! il m'a fait la même promesse, répondit Cléomède ; et regardant Epicharis en face, il ajouta : — L'oracle ne vous aurait-il pas recommandé comme à moi de chercher le repos, le bonheur et la santé dans l'oubli ?

Epicharis ne répondit pas : elle venait de tomber évanouie en poussant un cri de frayeur.

— Elle est coupable, pensa Cléomède.

Cynire et sa fille étaient parties, Cléomède se demandait s'il allait les suivre, lorsqu'une voix bien connue retentit à son oreille : celle de Timanthe qu'il avait laissé à Mantinée.

Une terreur subite s'empara de Cléomède; Cynire et Epicharis n'étaient pas encore bien loin; la dernière était vêtue de cette même tunique bleue, relevée par une ceinture blanche qu'elle avait le soir du crime; sa longue robe à la mode de Sparte était la même aussi; Timanthe pouvait la voir, concevoir de nouveaux soupçons et accuser hautement Epicharis! Il fit en sorte de retenir son ami quelques jours à Epidaure, puis lorsqu'il jugea que la mère et la fille avaient eu le temps de faire beaucoup de chemin, il dit brusquement adieu à Timanthe et marcha vers Lacédémone comme entraîné par un charme invincible.

III.

A Sparte, il était difficile et même dangereux pour un étranger de faire agréer ses vœux par une jeune fille. Cléomède ne put parler à Epicharis qu'une seule fois en présence de Cynire; entraîné par un violent amour, et ne pouvant accorder l'air doux et modeste d'Epicharis avec le crime dont il avait été le témoin, il en était venu à douter de ses propres yeux. Il proposa à Cynire et à Epicharis de venir habiter Argos et s'offrit comme époux. Cynire pour qui le deshonneur de son fils était une tache et qui lisait le mépris dans tous les yeux, consentait à suivre le jeune Argien, mais Epicharis refusa.

— Cléomède, lui dit-elle, quand Cynire les eut laissés seuls, un mot que vous avez prononcé au temple d'Epidaure m'a prouvé que vous étiez possesseur d'un secret terrible, dites-moi ce que vous avez vu.

Cléomède le lui raconta; Epicharis écouta ce récit avec attention.

— Je jure par les eaux du Styx que je ne suis pas coupable, reprit-elle avec dignité; mais comme personne sur terre ne doit connaître tout entier un secret que vous n'avez surpris qu'en partie, je ne puis être l'épouse de personne; ma justification est impossible, et malgré vous-même, le soupçon reviendrait toujours. Pourquoi conclure un hymen qui doit être malheureux?... Junon me punirait!...

En ce moment de grands cris se firent entendre, et Cynire épouvantée rentra dans la maison.

— Fuis, ma fille, s'écria-t-elle, — on t'accuse de meurtre. On vient de retrouver un cadavre dans l'Eurotas, sur la déposition d'un

étranger, d'un Argien qui dit avoir été témoin du crime... et c'est toi qu'il accuse... par haine, sans doute, car tu ne peux être coupable... Fuis!...

— Voilà qui rend vos instances inutiles, dit douloureusement Epicharis à Cléomède. — Non, ma mère, je ne fuirai pas, je suis une fille de Sparte, j'ai pour ma défense mon innocence et les dieux! Si je suis condamnée... j'ai mon courage!...

Le peuple pénétra en foule dans la maison. Epicharis fut trainée devant les éphores. Le cadavre de la victime était exposé sur une claie. Dans l'accusateur, Cléomède reconnut Timanthe.

— Malheureux, lui dit-il, n'approche jamais ta main de la mienne; en livrant Epicharis, c'est moi que tu as livré; si elle meurt, tu auras tué Cléomède.

Timanthe demeura pendant quelque temps immobile de douleur et de saisissement.

— Pourquoi, dit-il doucement, n'avoir pas eu confiance en moi? pourquoi, au lieu de me confier ton amour et de me mettre dans le secret de cette faiblesse qui te portait à laisser un crime impuni; pourquoi m'irriter en me faisant passer pour un homme en démence? Par amitié, je pouvais me taire; et la colère ne me l'a pas permis, quand hier j'ai reconnu Epicharis. Ton brusque départ d'Epidaure m'avait donné des soupçons; je vins à Sparte et je craignais de te voir enchaîné à cette femme si elle était coupable. C'est par mon conseil que l'on a fouillé le lit de l'Eurotas, et ce n'est que lorsque le cadavre et l'épée eurent été retrouvés que, ne pouvant plus douter de la réalité de cette scène, j'ai nommé Epicharis.

Cléomède plongé dans la douleur la plus vive, ne répondait plus que par des sanglots, lorsqu'on vint les chercher pour déposer devant le tribunal des éphores. Timanthe recommença publiquement le récit de ce qu'il avait vu; Cléomède appelé à son tour, fut dispensé d'accuser Epicharis ou de rendre un faux témoignage; un murmure de mépris couvrit sa voix quand les Spartiates s'aperçurent qu'il pleurait. — Il fut hué et les éphores refusèrent de l'entendre.

Alors le premier éphore dit à Epicharis :

— Aucun témoin ne dit vous avoir vu frapper la victime; est-ce vous qui avez mis à mort cet homme?

— Non! répondit-elle d'une voix ferme.

— Qui donc a commis le crime?

Epicharis garda le silence.

Les éphores à Sparte rendaient la justice sur la place publique ; des milliers d'hommes se trouvaient là rassemblés, et cependant le plus profond silence régnait dans cette multitude. Tout à coup la foule se sépare, un homme que des huées poursuivent, un homme vêtu de lambeaux d'étoffes de couleurs différentes, le visage rasé d'un seul côté, arrive au pied du tribunal et demande à parler : une opposition tumultueuse se manifeste : — c'est un lâche, il a fui devant l'ennemi, il n'est plus citoyen, il n'a plus le droit de témoigner en justice !

— C'est moi qui suis le meurtrier ! dit cet homme d'une voix forte.

Un cri immense retentit sur la place, Timanthe et Cléomède se regardent avec étonnement. Enfin le silence se rétablit.

— Ce cadavre, dit l'inconnu, est celui d'Agacès l'athénien, et moi je suis Pamphile, frère d'Epicharis. Depuis les fêtes d'Hyacinthe, Agacès nous suivait chaque soir quand nous nous promenions au bord de l'Eurotas ; le jour du crime, ma mère n'était pas venue, Agacès osa s'approcher, je voulus fuir sa rencontre ; il vit mes vêtements et mon visage rasé et il me cria : Il paraît, Spartiate *trembleur*, que tu n'es pas encore disposé à perdre l'habitude de la fuite ? En expiation de ma lâcheté, je devais dévorer ce sarcasme ; je ne répondis pas. Agacès m'ordonna de m'arrêter ; j'obéis et nous l'attendîmes. Quand il fut près de nous, il osa me frapper ; je le tuai avec une épée que je portais toujours cachée sous ma tunique. Quand je le vis tomber à mes pieds, je craignis d'être accusé d'homicide ; je m'enfuis laissant le glaive dans la blessure, et un ilote m'a donné asile. Epicharis, restée seule, a voulu cacher les traces du meurtre : elle a trainé le cadavre dans l'Eurotas.

Les éphores rendirent un arrêt de bannissement contre Pamphile : — c'était bannir indirectement toute la famille ; — l'esprit de la législation de Lycurgue le voulait ainsi. Les Spartiates n'aimaient pas rencontrer un acte de courage, de dévouement, de vertu, dans la famille d'un *trembleur* ; il semblait que cela pût rabaisser le courage, leur principale vertu, dans l'opinion des Grecs.

Argos reçut les exilés, et bientôt Epicharis unie à Cléomède oublia son austère patrie. Elle avait eu l'énergie d'une Spartiate, elle montra plus tard l'élégance d'une Athénienne, la grâce et l'esprit d'une douce fille d'Ionie.

ADRIEN LELIOUX.

Croquis de Mœurs.

LA POUDRE.

L'art de la coiffure est peut-être le plus important des arts, au point de vue de la toilette.

Aussi comprend-t-on tout le cas, qu'au bon temps de la monarchie, — je veux parler de celle de Louis XIV et de Louis XV, — les plus nobles dames et les seigneurs les mieux titrés, faisaient d'un habile coiffeur. L'artiste capillaire à cette époque, pour peu qu'il eût la moindre vogue, était loin d'être un *croquant*, comme le reste de la plèbe. Trancher du personnage était son droit ; et il se gardait de n'en point user.

Depuis il a bien déchu, le digne artiste. L'égalité, — qui ne respecte rien, — l'a dépouillé, comme tant d'autres, de ses prérogatives ; et, à cette heure, son fer et ses ciseaux sont juste au niveau de la varlope du menuisier et de l'aiguille de la couturière. Quelle décadence !

Mais cette décadence ne fait que rendre plus manifeste l'ingratitude des hommes, — et permettez-moi d'ajouter... des femmes, — dont les philosophes ont tant parlé. Car, enfin, l'importance de ses travaux est restée la même ; et les services qu'il rendait jadis, il les rend encore aujourd'hui. Si ses créations sont plus simples, s'il ne produit plus de ces extravagants édifices de chevelure, qui donnaient à la tête de nos marquises d'autrefois des proportions et des formes de vaisseaux à trois-ponts, prêts à être lancés à la mer, cela ne fait que l'éloge de son goût, — et du vôtre aussi, mesdames ; — et il serait bien, ce nous semble, qu'on lui en tint quelque peu compte.

Mais non. Les coiffures gigantesques se sont affaissées, et le coiffeur est et demeure détroné. Pauvre coiffeur !

Nous ne pouvions mieux, selon nous, commencer un article sur la poudre que par ce panégyrique, — nous allions dire cette oraison funèbre, — de l'artiste qui en était le dispensateur, presque le grand-prêtre.

Il secouait sa houppe... et tout aussitôt les têtes les plus printanières se couvraient de la plus éblouissante neige qu'ont pût rêver.

Au fond, quelle étrange mode c'était là, mesdames !

Des brunes et des blondes, avec leurs mille variétés de nuances, plus rien, — qu'un soupçon à peine ! Il semblait que toutes naquissent alors avec des cheveux blancs sur la tête. Blanches de quinze et de vingt ans ; blanches de cinquante et de soixante ans : toutes les générations se confondaient, se perdaient dans un hiver général, — et éternel. La société de cette époque devait être traversée de courants hyperboréens à rendre jalouses la Sibérie et les mers polaires.

Et dans les salons, ne vous semble-t-il pas que les *bouquets à Chloris*, dont il se faisait si grande consommation, hélas ! étaient bien exposés à se tromper d'adresse. Sous le masque, — et la poudre en était un, — qui reconnaître ?

Certes, je ne veux mal dire des cheveux blancs : je prétends au contraire qu'ils sont fort regrettables, et doivent être les bien-venus, quand ils viennent en leur temps. Mais vous conviendrez avec moi qu'il est désirable que leur temps arrive le plus tard possible. Pourquoi donc alors, s'en attrister le chef par anticipation ?

Je sais bien que l'on me pourra répondre que ce que le front perdait ainsi en jeunesse, le reste du visage le regagnait, et que, par leur contraste même, la physionomie devenait plus piquante. Regards plus vifs, joues plus rosées, lèvres plus vermeilles, sourire plus fin, voilà ce qui résultait, me dira-t-on, de l'empoudrement ; et, pour m'en convaincre, on m'enverra sans doute aux délicieux pastels de Latour, dont je reconnais tout le charme. Mais si Gresset a pu dire avec raison :

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

ne puis-je pas à mon tour, en m'emparant de son vers, dire non moins sensément :

Grâces qu'on veut avoir gâtent, etc.

Il me semble, mesdames, que vous êtes, ainsi que moi, de cet avis, puisque vous vous gardez de ressusciter la poudre, — aussi bien que les mouches, ce tatouage civilisé de la barbarie galante du dix-huitième siècle..

Ah ! vous avez mille fois raison. Point de masque d'aucune espèce ! Et vous serez toujours charmantes. A ce propos, permettez-moi de

citer ici cette sentence d'un grand philosophe, — qui pourrait bien être M. Planard :

Et toujours la nature
Embellit la beauté.

Je crois qu'il y a (*bis*), mais ce n'est pas nécessaire. C'est là de la vérité qui commande à la mémoire.

Oui, la nature ! rien que la nature ! des blondes et des brunes ! Voilà ce que Dieu a voulu, pour sa gloire, — et pour vos triomphes.

Aussi bien l'invention de la poudre est-elle due à une aberration toute moderne qui n'eut d'antécédent chez aucun peuple de l'antiquité ni du moyen âge. La seule coutume des vieux temps qui rappelle notre mode burlesque des dix-septième et dix-huitième siècles, est celle, toute personnelle du reste, qu'avaient certaines dames grecques et romaines, — mais blondes, de saupoudrer leur chevelure de poussière d'or, afin de la rendre plus brillante.

De cette poussière d'or à la poudre farineuse et mate de nos aïeux, il y a loin ; et encore, comme je le disais, chez les Grecs et les Romains, n'était-ce pas une mode, mais tout simplement le fait de certaines fantaisies individuelles.

Il n'y avait qu'en France, pays de l'imprévu, — et de l'engendrement, que la mode de la poudre pouvait naître.

En 1593, trois religieuses d'un ordre nouvellement établi à Paris, sont vues dans ses rues et y font sensation par l'étrangeté de leur costume. Ce qui frappe le plus de leur accoutrement, c'est leur coiffure. De dessous leurs béguins s'échappent des cheveux d'une blancheur de neige ; et pourtant toutes trois sont jeunes, et rien d'autre part en elles n'annonce une décrépitude précoce. Que veulent donc dire ces cheveux blancs ?

On s'en émeut. Dans le peuple, chez les bourgeois, à la cour, on ne s'aborde qu'avec ces mots : Avez-vous vu les trois religieuses ?

— Oui, vraiment.

— Et que pensez-vous de leurs cheveux ?

— Que c'est là un effet du jeûne, dit l'un.

— Et des veilles, ajoute un autre.

— Si jeunes, pourtant !... objecte celui-ci.

— Et puis chez toutes trois même blancheur !... insinue celui-là.

— Ne seraient-ils pas tout simplement teints ?...

— Ou mieux encore, enfarinés ?

Et ceci, et cela ; mille questions, mille réponses.

Enfin, après tous les dire de tous genres, on apprend que ces étranges cheveux blancs ne sont en effet qu'enfarinés — d'une farine d'amidon, et cela de par la règle même de la nouvelle congrégation qui en fait une sorte de symbole. Cette poussière d'amidon ne prétendait pas moins que représenter les cendres dont les anciens se couvraient en signe de deuil. Pour les religieuses, c'était la pelletée de terre qui les séparait à jamais du monde.

Cela se répandit, et bientôt quelques affligées mondaines ne craignirent pas d'user de ce procédé symbolique, et de se montrer en public ainsi coiffées. Or, comme le nombre des affligées — et des affligés a de tout temps été passablement grand sur la terre, — et celui des imitateurs aussi, l'empoudrement fit des progrès incessants jusqu'à l'époque du consulat, qui se mit à tout tailler à la romaine, cheveux, robes — et cœurs aussi.

Nous avoir, après plus deux siècles, débarrassés de cette ridicule mode qui semblait à jamais passée dans nos mœurs, n'est pas, selon nous, le moindre des services que nous ait rendus Napoléon.

Et pourtant, il s'est trouvé, il y a de cela quinze ans environ, quelques centaines de jeunes fous qui tentèrent de la faire revivre. Au même moment, on vit soudainement apparaître sur toutes les promenades — non pas seulement de Paris, mais de toute la France, des groupes de jeunes gens, qui de trois, qui de six, qui de dix, portant chacun des cheveux frisés et poudrés à la Louis XV — moins la queue, et recouverts, — qui le croirait ? — de notre triste chapeau de soie.

Ces jeunes-gens étaient-ils, eux aussi, des affligés qui voulaient revenir à la mode ? C'est bien possible ; car leur tentation eut justement lieu au lendemain du carnaval, — dans les premières semaines du carême.

Le jour de Pâques, ils avaient entièrement disparu.

A. LÉON NOEL.

Petite histoire des Bijoux des Dames.

LE BRACELET.

Cette parure si coquette, dont vous ornez vos bras, mesdames, n'a pas toujours été, comme aujourd'hui, un ornement de la toilette. Le bracelet a été d'abord un instrument de supplice : triste origine pour un aussi gracieux bijou !

Voyez cet esclave que traîne à sa suite, comme ornement de son triomphe, un César quelconque, rentrant vainqueur dans Rome. Regardez aux bras nus du malheureux vaincu ce cercle de fer qui enserre ses poignets. C'est le bracelet, auquel on attachera les chaînes qui l'attelleront au char du vainqueur ! Enlevez les chaînes, le triomphe fini, les bracelets resteront, comme insigne de l'esclavage, au bras du prisonnier jusqu'au jour bienheureux où un affranchissement inattendu viendra le rendre à son pays et à la liberté, et lui permettra de jeter au loin le bracelet de l'esclavage.

Vous le voyez donc, c'est dans l'esclavage que le bracelet prend son origine. Au moyen âge, nous retrouvons le bracelet au bras du chevalier ; et l'idée d'esclavage est encore dans cette parure. L'amour n'est-il point l'esclavage du cœur ?

Le sire Guillaume de Rosinvien, féal et discret chevalier, va partir pour la Terre-Sainte. Alix, la dame de ses pensées, est là, assistant toute triste aux apprêts du départ, entourée de ses caméristes, et étouffant ses larmes.

— Reviendra-t-il ? pense-t-elle en son âme ; le reverrai-je jamais ?.. Me sera-t-il fidèle ?..

Ces pensées l'agitent, et le doute entre en son cœur. Mais Guillaume va la rassurer par une simple et touchante action. Le fourbisseur d'armes est entré dans la salle basse et dallée où se font les adieux. Deux valets portent une petite enclume, qu'ils déposent entre Guillaume et Alix ; et l'armurier, saisissant une lame d'acier fraîchement forgée et trempée, en entoure le bras du chevalier.

— Alix ! dit alors celui-ci, ce bracelet est le signe de mon amour... Je suis l'esclave de votre beauté, ce sont vos fers que je porte ! Tant

que ce bracelet entourera mon bras, vous serez la dame de mes pensées, et ce bracelet ne me quittera que lorsque, vainqueur des infidèles, je reviendrai rapporter à vos pieds mon amour et ma foi !

A ces mots, l'armurier, sur un signe de Guillaume, saisit son marteau et riva au bras du chevalier le bracelet, gage de l'amour le plus pur.

Hélas ! plusieurs années se passèrent, et Guillaume ne revenait pas de la Terre-Sainte : Alix avait déjà versé bien des larmes, et envoyé de nombreux soupirs au delà des mers, quand un jour, — triste jour — un écuyer se présenta à elle d'un air sombre. C'était Gauthier, l'écuyer fidèle du chevalier, qui venait lui annoncer que le sire Guillaume de Rosinvien, blessé au siège de Jérusalem, avait rendu l'âme en murmurant le nom d'Alix, et, après avoir donné ordre de lui arracher son bracelet, de le rapporter, ainsi que son pennon (1), à la dame de ses pensées.

Jugez du désespoir d'Alix ! Elle s'enferma des jours, des semaines, des mois entiers dans son oratoire, pleurant son fidèle chevalier, et s'entourant de ses chères reliques. Elle broda de sa main, en fil d'argent et d'or, ces mots : *Il fut toujours glorieux* ; et fit graver sur l'acier du bracelet, ces autres : *Il fut toujours fidèle*.

Longtemps elle resta ensevelie dans sa douleur, et quand elle reparut dans les joutes et les tournois qui étaient les fêtes de l'époque, on remarqua qu'elle portait au bras un cercle d'acier poli. C'était le bracelet de Guillaume qu'elle avait, à son tour, juré de porter jusqu'à sa mort.

Les dames et châtelaines admirèrent cette parure. Cela avait quelque chose de martial qui convenait bien à cette époque de chevalerie, et puis cela relevait encore la blancheur du bras.

Le bracelet fit fureur, simple bracelet d'acier encore !

Bientôt on en fit d'argent et d'or, et aujourd'hui les pierreries, les perles, les saphirs viennent orner de leurs riches couleurs et faire briller de leurs vives étincelles, ce bijou d'autant plus chéri des dames, qu'il a pour ainsi dire puisé son origine dans un amour pur et constant.

EMILE TAUXIER.

(1) Bannière armoriée.

Bibliographie.

MADAME LOUISE BOYELDIEU D'AUVIGNY, notre collaboratrice, dont les livres d'éducation et de morale ont été couronnés par l'Académie française, en 1845 ; par la Société d'émulation de l'Ain, en 1851, et honorés de l'approbation de N. S. P. le Pape, en 1847, vient de terminer un roman intime, où sont consignés d'une manière tout à la fois intéressante et pratique les devoirs des femmes dans la famille, et les moyens d'être heureux par l'exercice des vertus du foyer, dans les conditions même les plus laborieuses et les plus humbles.

Cet ouvrage, d'un grand intérêt dans les circonstances actuelles, a pour titre : *Deux ménages d'ouvriers*. Il se publie par souscription ; et nous le recommandons à nos lectrices.

On souscrit par un bon de 5 fr. sur la poste, à l'ordre de madame Boyeldieu d'Auvigny, n° 41, rue Rameau, à Paris.

Revue des Modes de la Saison.

Je ne vous ai point parlé du *gilet*, madame, parce qu'à son début cette mode m'a paru par trop excentrique et que j'ai compris sur-le-champ qu'elle ne pourrait être adoptée généralement.

En effet, par qui allait-elle être patronée ? Par les femmes de grande fortune, et qui pouvaient, pour quelques jours, s'en passer le singulier mais gracieux caprice, ou par les habitantes d'un monde *douteux*, toujours empressées de guetter les modes au passage, pour saisir les plus... *pittoresques*, afin de fixer les regards ; ou d'autres, les plus raisonnables, afin d'être remarquées entre toutes et partout, lorsqu'elles feignent de vouloir s'habiller en femmes comme il faut. Mais le petit bout de l'oreille se laisse toujours entrevoir, et l'on peut facilement leur dire cette phrase empruntée à leur langage : Je te reconnais, beau masque.

Le fait est qu'à la première vue, il est facile de dire, d'après la tournure, la démarche, la tenue de la femme, à quel monde elle appartient. Le même chapeau, le même châle, la même robe, coupée et faite sur le même patron, produisent sur deux femmes, prises dans des catégories distinctes, des effets bien différents. A la manière dont l'une se drapera dans son châle, on devinera la femme pure et modeste, qui s'en est enveloppée pour se cacher, traverser incognito la foule et se rendre où l'appellent ses devoirs, des distractions permises ou la charité !... Alors chacun s'écartera avec respect pour la laisser passer... Quant à l'autre !... je n'ai nul besoin de vous dépeindre

tout ce que renferme de mauvais goût..., pour ne pas dire plus, la manière dont elle a déployé sur elle le somptueux et provoquant tissu dont vous admiriez naguère la chaste poésie !...

Vous le voyez donc bien, la même mode et la même toilette peuvent avoir des destinées si différentes, qu'il faut bien attendre pour se prononcer, les adopter ou les repousser à jamais. C'est donc ce que j'ai dû faire avant de vous parler du gilet, qui, par sa désinvolture même, se trouvait entouré de dangers. Or, il s'est aventuré bravement au milieu des écueils, accordant un peu aux unes, un peu aux autres, se montrant coquet et lutin avec celles-ci, capricieux, bizarre, mais plein d'élégance avec celles-là, demandant à toutes droit de cité, et enfin se faisant petit, gracieux et calin, pour être adopté presque sans contrôle dans les costumes de cheval et des pérégrinations des eaux.

Tel a été, en effet, le sort du gilet. Nous en avons vu d'une richesse inouïe, en soie de couleurs claires et délicates, brodés avec luxe, fermés par des boutons de pierres et étalant une splendide élégance sous de petits corsages-vestes taillés exprès. Tout cela s'apercevait dans le fond de quelques calèches, était porté avec goût et comme le joyeux caprice d'une femme du monde, mais qui se fût bien gardée de mettre le pied hors de sa voiture, dans ce costume créé seulement pour la promenade au bois. Mais, pendant ce temps, le même gilet, mais de couleur plus voyante, et tranchant *bien* avec celle de la robe, se montrait au grand jour... du gaz et de la lumière électrique; et la femme qui l'étalait ainsi orgueilleusement semblait vouloir dire : « Voyez comme je suis à la mode; je porte absolument les toilettes des femmes es plus comme il faut. » C'est possible, pouvait-on répondre, mais vous ne les portez pas *comme il faut*.

Il en est donc résulté ceci : c'est que le gilet, adopté en haut et imité en bas, n'a eu qu'un règne éphémère, et s'est réfugié exclusivement dans les toilettes des eaux et, comme nous le disions, dans le costume de cheval, où il devient d'une recherche pleine de distinction; mais alors il adopte une petite coupe gracieuse et toute féminine, et accompagne admirablement le petit corsage-veste à basques arrondies qui dessine la taille et laisse aux mouvements toute leur liberté.

Ces corsages à basques se retrouvent également dans les robes de ville, d'étoffes unies, ce qui ne veut pas dire pour cela que les robes soient unies. Non. L'étoffe est ornée soit de broderies, soit de passementeries, soit de petits rubans froncés encadrant les corsages, les basques et les volants. Ces robes ont généralement trois volants, et la basque du corsage descend jusqu'à la naissance du premier, à quelques centimètres de la taille. Le corsage est ouvert, un peu plus décolleté par derrière que ceux que l'on portait en hiver et au printemps, et il se trouve fermé ou plutôt retenu devant par trois ou quatre agrafes de rubans, de passementerie ou de bandes d'étoffes brodées.

Pour demi-toilette et promenade, on porte des robes montantes à pointes arrondies devant et derrière, la jupe ornée de trois, cinq ou sept volants gradués selon le goût et la taille de la femme à laquelle la robe est destinée. Le nombre incertain de volants indique assez que les robes à *dispositions*, c'est-à-dire celles sur lesquelles les

volants se trouvaient tout tracés, tout encadrés et de hauteur égale, ne sont plus recherchées.

Les manches demi-pagodes, ou à la mousquetaire, fendues sur le côté, sont beaucoup moins larges que par le passé et laissent échapper des sous-manches bouillonnées à poignets ou à fer à cheval ; quelques unes ont deux rangs de garnitures, l'un retombant sur la main, l'autre remontant vers le bras.

Le barège est fort à la mode ; il y en a dont les dessins sont d'une fraîcheur exquise : ce sont les barèges Fontanges, Pompadour, Watteau ; puis les barèges *bayadères* à raies satinées transversales, qui sont fort demandés en ce moment.

Les déshabillés du matin se font en jaconas parsemé de fleurettes ; ils se composent d'une jupe garnie d'un très-haut volant descendant bien jusqu'au bas de la robe et cachant l'ourlet. Ce volant a quelquefois un demi-mètre de hauteur. Cette jupe est accompagnée d'une veste basquine, un caraco grand'mère, entouré entièrement de volants de même étoffe, et fermé par devant de plusieurs nœuds de rubans, dits nœuds à la papillon ; les deux boucles sont larges et étendues, et les bouts pendent fort peu et figurent assez bien le corps du papillon.

Lorsque le déshabillé est de piqué blanc, il se garnit de broderie anglaise.

En mousseline, il est illustré de valenciennes, quelquefois même encadré de broderies riches ; alors il se pose sur transparent de couleur.

Nous ne parlerons pas ici des toilettes de réunion des eaux, de bals, des bains, etc. Bornons-nous à dire que les dentelles, les fleurs, la gaze en font tous les frais. Mais les ornements en sont si gracieux, distribués avec une profusion si étendue, que ces simples toilettes deviennent d'une richesse et d'une élégance inouïe.

Les chapeaux de paille sont également recherchés ; mais osé-je bien en en parlant, vous dire simplement des chapeaux de paille, et ne devrais-je pas plutôt vous dire, les dentelles de paille ?... Le travail en est si admirable, que ce sont de véritables réseaux de tulle, où se trouvent reproduits les plus riches dessins de dentelle. Ces chapeaux se doublent de couleurs vives ou foncées : cerise, groseille, gros vert ou gros bleu ; les rubans ombrés, écossais ou à rames, sont de la couleur homogène, quelquefois mélangés de petits velours ou de clochettes de velours noir.

Les chapeaux de crin, de paille pleine, etc., de couleur foncée, se garnissent de même, conviennent fort bien pour petites toilettes du matin, et pour l'heure du bain. On jette sur ces chapeaux des voiles de tulle ou de gaze noire, mouchetés de paille.

La vraie paille d'Italie, c'est-à-dire celle qui est tressée et non cousue, ainsi que je vous l'ai expliqué l'année dernière, est toujours avec la paille de riz, ce qu'il y a de plus recherché pour toilette. Ces chapeaux s'ornent fort simplement d'une touffe de fleurs ou de rubans, posée sur le côté ; la passe, qui est beaucoup moins avancée que naguère, est fort ornée en-dessous pour accompagner les bandeaux bouffants. Le bavolet est généralement en paille, cependant, hâtons-nous de dire qu'on commence à les supprimer ; parce qu'ils abîment beaucoup les dentelles des cols ; alors on les remplace par un double bavolet de ruban.

Lorsque le soleil veut bien nous montrer sa face vermeille et nous envoyer quelques

un de ses rayons, nous voyons en même temps se déployer de magnifiques châles de dentelles dont l'utilité, hélas ! aura été presque une sinécure cette année.

Mais les confections, c'est-à-dire les mantelets, les écharpes-mantelets, les pardessus de toutes sortes et de toutes formes, font fureur ; et pour leur donner le plus possible l'apparence de vêtements de la canicule, on les entoure de dentelle d'une excessive hauteur.

Pour petits garçons de 4 à 10 ans, la coiffure en vogue est une sorte de chapeau marin en toile cirée ; c'est très simple et sied à ravir, surtout pour la campagne. Quant aux chapeaux des petites filles, ils ne sont point du tout jolis ; on les surcharge de fleurs, de rubans, dessus, dessous, ici, là, partout ; puis on les courbe à la Marie Stuart, ce qui donne à ces pauvres enfants, l'air de petites vieilles. Ne faites point cela, je vous prie, madame ; mettez tout simplement à notre chère enfant, un chapeau tout rond, avec un ruban autour de la forme, noué derrière, avec deux longs bouts, puis sous la passe, deux rosettes bien faites, un peu touffues, et placées au haut des brides : ce sera en tout préférable.

LOUISE BOYELDIEU D'AUVIGNY.

Economie domestique des Dames.

CONSEILS ET OUVRAGES DIVERS.

HYGIÈNE DES BAINS.

Nous sommes en pleine saison des eaux et des bains, et bien que cette année le temps paraisse peu favorable pour recourir à ces moyens hygiéniques ou curatifs, jamais à aucune époque, peut-être, on n'a autant pérégriné, jamais on ne s'est montré aussi empressé d'aller demander la santé à la mer et aux sources thermales et minérales de toutes sortes.

Mon Dieu, cela se conçoit, les moyens de locomotion sont devenus si prompts, qu'ils conviennent à toutes les positions, et d'un abord si facile, que toutes les bourses y peuvent atteindre. Il en résulte donc ceci : c'est qu'au lieu de se rendre tranquillement, comme naguère, à quelques lieues de Paris, ou de tout autre ville, où l'on a ses quartiers d'hiver, on trouve beaucoup plus simple et surtout plus récréatif de courir, dans le même espace de temps, à quelques cinquante lieues, se plonger dans la mer, ou goûter aux sources thermales. L'on n'a bien souvent que l'embarras du choix ; mais, surtout, s'il s'agit de la santé, c'est à votre médecin à le faire pour vous.

Je me garderai donc bien de vous vanter telle ou telle plage ou les délices de tel établissement de bains. Assez d'autres se chargeront de le faire à ma place. Quant à moi, si j'ai mis en tête de cette petite causerie le mot hygiène, c'est qu'en effet je vais me borner à vous donner quelques conseils pour la manière de prendre votre bain le plus hygiéniquement possible.

Bains chauds. — A moins d'une ordonnance particulière du médecin, les bains chauds d'eau simple doivent être d'une température modérée, entre 26 et 34 degrés, selon la force ou la sensibilité du baigneur ; plus cette sensibilité sera forte, plus la température doit être élevée. Au-dessous de 26 degrés, le bain est tiède, à 18 il est froid ; il est même presque impossible de le prendre à un degré plus bas dans une baignoire sans s'en trouver incommodé. Il n'en est pas de même pour les bains pris en pleine mer, parce qu'alors le mouvement que l'on peut se donner supplée au manque de calorique. Au-dessus de 34 degrés, le bain est *chaud*, et il ne faut point le tenter, comme je vous l'ai dit, sans de grandes précautions et une ordonnance du médecin. Il est bon alors, ainsi que pour ceux au-dessous de

26 degrés, de se rafraîchir le front, les tempes et même le sommet de la tête par des lotions d'eau froide, ou d'y appliquer des linges mouillés. Les personnes délicates et qui sont sujettes aux maux de tête sanguins, feront bien de prendre toujours cette précaution, et quel que soit le degré de leur bain.

Il est bon d'ajouter à son bain, pour le rendre adoucissant, une poupée de son, quelques aromates, etc.

Les bains de gélatine, de camomille sont fortifiants; les bains de tilleul calmants, etc. Raspail conseille de mettre dans son bain de l'ammoniaque saturé de camphre et 2 kilog. de sel marin. Ces bains sont excellents chaque fois qu'on éprouve un grand feu, accompagné d'une grande lassitude.

Nous ne vous dirons rien de bien précis sur l'heure à laquelle il convient le mieux de prendre le bain; cette heure dépend beaucoup de la constitution des individus et de leurs occupations; mais, comme le bain chaud diminue toujours un peu les forces musculaires, il est bon de le prendre après un exercice modéré et de se reposer, se coucher même un peu après, si faire se peut. Les frictions avec un linge sec sur les reins, le long de l'épine dorsale et sur la poitrine sont d'un usage très-utile par les temps froids et humides; mais, quelle que soit l'heure du bain, il est excessivement important de veiller à ce que la digestion du repas qui l'aura précédé soit accomplie et l'estomac parfaitement libre, ce dont on sera certain lorsqu'il se sera écoulé un temps suffisant pour la digestion; deux heures peuvent suffire, mais il vaut mieux un intervalle de trois heures pour plus de sécurité.

La durée du bain doit être de 1 heure à 1 heure et demie. En en sortant, il faut s'envelopper promptement d'un linge bien chaud, qui puisse sécher complètement l'eau qui s'échappe des pores entr'ouverts par la chaleur du bain; les jambes, la poitrine, et pour les femmes le dessous des bras sont les endroits qui demandent à être essuyés avec le plus de soin.

Bains d'eaux thermales. — Tout ce que nous venons de dire pour les bains d'eau simple peut s'appliquer parfaitement aux bains d'eau thermale; mais il faut toujours s'en rapporter aux conseils et aux prescriptions des médecins des eaux, des médecins attachés spécialement à chaque localité, parce qu'ayant étudié les sources, ils connaissent mieux encore leurs diverses influences et les précautions nécessaires pour en retirer tout le bien possible.

Bains froids. — Par ces mots, nous entendons les bains de mer et ceux de rivière, laissant de côté les bains froids pris dans les baignoires, qui sont rarement bons et ne doivent être essayés qu'avec la plus grande prudence. Le bain froid d'eau libre, au contraire, est souvent précieux et salutaire, mais à la condition toutefois d'observer certaines règles hygiéniques indispensables.

Le bain froid accroît l'énergie et la force musculaire; à quelques exceptions près, il convient à tous les individus, adolescents et adultes, en leur faisant recouvrer leurs forces altérées et en les douant d'une plus grande vigueur; mais ils sont rarement propices aux vieillards, qui n'ont plus assez de force pour résister avec avantage à la soustraction de la chaleur animale, ni aux enfants, chez lesquels ils déterminent parfois des convulsions, par suite de la frayeur que leur causent l'aspect, le bruit des flots ou le contact du froid, qui leur fait alors éprouver un sentiment véritablement douloureux. Il ne faudra donc plonger l'enfant dans la mer ou dans le fleuve qu'avec la plus grande précaution, lorsqu'à force de raisonnements et de caresses on sera parvenu à vaincre sa répugnance, à l'encourager, à lui faire même désirer l'immersion; c'est à la sagesse et surtout à la tendresse de la mère à saisir, à faire naître le moment opportun; alors le bain peut devenir tout à fait avantageux, car l'on sait combien l'action de l'eau froide, pendant que le corps est en mouvement, est bonne et tonique, par la réaction qu'elle excite à la peau.

L'usage des bains froids doit aussi être interdit aux personnes qui ont des maladies aux organes respiratoires, ou chez lesquelles ces organes sont pourvus d'une grande sensibilité. Ces restrictions faites, revenons à ce que nous ayons dit plus haut, qu'il est impossible de nier l'utilité des bains froids et les bons effets qu'ils produisent lorsqu'ils sont pris dans les conditions voulues.

On sait qu'il ne faut pas se mettre au bain lorsque la peau est en moiteur; on doit donc attendre que la transpiration ait cessé. Il est bon de se reposer un peu si l'on a été forcé de faire un chemin un peu long avant d'arriver au lieu du bain.

On se baignera de préférence le matin ou le soir, à moins qu'on ne puisse dans le milieu du jour prendre son bain à l'ombre; avec cette circonstance, il sera plus favorable dans la journée. Mais ce qu'il faut surtout redouter, c'est d'avoir le soleil dardant sur la tête, pendant que le corps est plongé dans un milieu froid.

Il faut entrer rapidement dans l'eau et s'y plonger en entier; si l'on sait nager, il faut s'y jeter la tête la première, dans le cas contraire, il est bon de se rafraîchir un peu le front et

les tempes, en se jetant de l'eau sur la tête; puis aussitôt que l'on est entré dans l'eau, il faut remuer en tout sens, agiter les bras, les jambes, etc., afin d'empêcher la circulation de s'arrêter.

Nous ne saurions préciser le degré que doit avoir l'eau, pour être *bonne*, cela dépend beaucoup du baigneur, et de son tempérament. Mais le point important est de se baigner dans une eau qui ait été bien exposée aux rayons du soleil; ainsi, ayant à choisir entre deux endroits propres aux bains, il vaudra mieux aller à celui où l'eau aura parcouru la plaine pour entrer à l'ombre, que celui où elle entrera dans la plaine après avoir arrosé un bois ombré.

Le bain froid ne doit point être pris en une seule fois, il est bon d'en sortir et de s'y replonger à diverses reprises. Chaque séjour dans l'eau doit être de 3, 4, 5 minutes, selon la force du baigneur. Pour les enfants, la durée totale du bain doit se prolonger rarement au delà de cinq minutes. Quant aux grandes personnes, il est difficile de poser une règle fixe, surtout pour celles qui savent nager. Mais il faut toujours sortir de l'eau et interrompre le bain, lorsque l'on sent le frisson arriver; alors, la face devient pâle, les lèvres violettes, etc. Il ne faut même pas attendre jusque là, parce que au lieu d'être salulaire, le bain peut amener les accidents les plus graves.

À la sortie du bain, on doit s'envelopper dans une couverture de laine, un peignoir de flanelle, etc., dont la légère irritation rappellera la circulation du sang. On s'habille promptement, et il est bon alors de se livrer à l'exercice d'une marche modérée, pour amener la réaction. Après le bain froid, pris ainsi, on se sent généralement fort, dispos, plein de vigueur, et presque toujours on a un appétit dévorant.

Dans la saison chaude, on peut se baigner tous les jours; mais si le bain froid détermine des éruptions, de la courbature, de l'insomnie, il est alors prudent d'en suspendre l'usage, jusqu'à ce que ces indispositions disparaissent.

Après le bain, s'il se manifestait une douleur de côté, vive et durable, il serait bon de prendre immédiatement un bain de pieds à la moutarde.

Si l'on se sentait l'estomac débilité, il faudrait boire un grog froid sans citron, ou du bon vin dans de l'eau sucrée.

C'est surtout après le bain froid que les frictions et le massage sont nécessaires, principalement pour les personnes chez lesquelles la réaction est lente à s'opérer, et la circulation difficile à se rétablir.

Vous savez que le massage consiste en des pressions douces, répétées et faites en tous sens, sur les membres et le corps; il fait disparaître la fatigue.

Nous vous avons déjà indiqué l'endroit qu'il convient de choisir pour vos bains de rivière, cet endroit sera encore préférable s'il se trouve non loin et au dessous d'une chute d'eau ou d'un moulin; l'eau, ainsi battue, est plus fortifiante, et le mouvement qui lui est imprimé supplée en quelque sorte, pour les personnes qui ne savent pas nager, au bien-être des mouvements de natation. On a vu des paralytiques reprendre leurs forces, après une série de bains pris avec précaution, dans un fauteuil, auprès du tournant d'un moulin.

Faites bien attention que j'ai dit au dessous, et non au dessus, car dans ce dernier cas, l'eau arrêtée par les vannes, est alors plus calme, moins coulante et beaucoup moins salulaire.

Les bains de mer doivent être pris par une mer douce, paisible, et au moment du jusant ou reflux; à la marée montante, l'eau est moins pure, et occasionne des rougeurs et des démangeaisons à la peau.

Du reste, je vous répéterai ici ce que je vous ai dit en parlant des eaux thermales, vous devrez suivre en cela les indications qui vous seront données sur les lieux mêmes.

L. B. d'A...

Conservation de la viande crue ou cuite.

J'ai habité pendant quelque temps un château d'Auvergne, éloigné de deux lieues de pays de la ville. Or, j'ai pu apprécier alors combien il est souvent difficile de se procurer des vivres fraîches, au milieu de l'abondance qui nous entoure. Pour la viande surtout, nous avions à souffrir; on ne tuait qu'une fois par semaine, de sorte qu'il arrivait tout naturellement ici, c'est que les derniers jours, et du temps des grandes chaleurs, il fallait employer, pour se nourrir, un des moyens ingénieux inventés par Pierrot, ou se décider à manger du bœuf un peu pâle, et du veau un peu rouge; encore s'ils n'avaient été que pâles

et rouges !... Je ne connaissais pas la recette que je sais maintenant, sans cela je l'eusse mise en pratique.

Mais comme le même état de chose existe toujours, c'est-à-dire qu'il est un grand nombre d'endroits où l'on ne tue qu'une fois par semaine, je crois qu'il vous sera agréable de connaître le moyen d'avoir toujours de la viande excessivement fraîche. Voici ce qu'il vous faudra faire pour cela :

Pour conserver toute espèce de viande crue, volaille, gibier, boucherie, choisissez un vase creux que votre viande ne remplisse pas jusqu'au haut. Mettez au fond du vase de petites brochettes de bois propre et sec, qui élèvent la viande, afin que, si elle rend un peu de jus, elle n'aille pas tremper dedans. Mettez un peu de sel. Faites fondre de la graisse, qui n'ait ni mauvais goût, ni humidité, et versez-la bouillante dessus, en quantité suffisante pour surmonter la viande au moins d'un doigt dans l'endroit le plus mince. (La quantité ne saurait y nuire; s'il y a dedans un quart de graisse de mouton, elle n'en sera que plus convenable.

Lorsque ce sera refroidi, descendez-le à la cave et le couvrez. De cette manière, la viande se conservera parfaitement.

Si la cave est trop humide, il pourra se faire des taches de mois à la superficie de la graisse. Il est aisé et convenable de les enlever avant d'ouvrir la graisse, et jamais la viande ne se sentira de ce mauvais goût ni d'aucun autre.

Après avoir retiré votre viande, votre graisse pourra vous servir en la faisant fondre au préalable pour la sécher.

Si vous n'employez pas toute votre viande, remettez-la dans le vase et agissez comme la première fois. Cependant, pour prolonger la conservation, voici ce qu'il sera convenable de faire : Vous ferez revenir votre viande pendant une minute dans la graisse bouillante sur le feu, avant de la mettre dans le vase qui doit la contenir, la conservation sera encore plus assurée, et défiera les plus fortes chaleurs.

Par cette préparation, une pièce de viande, de volaille, etc., sera conservée vingt ou trente jours; puisqu'elle trouve dans la cave la température de l'hiver, et qu'elle est garantie du hâle desséchant, de tout insecte, de tout mauvais goût, etc.

A défaut de cave, mettez votre vase dans un endroit frais et aéré; même dans une cheminée, pourvu qu'elle n'ait ni suie, ni ordures, etc.

Pour la viande rôtie, procédez à peu près comme pour la viande crue; empêchez-la de tremper dans son jus, mettez un peu de sel, couvrez de graisse, etc.

Pour les ragoûts, les viandes en fricassée, etc., commencez par séparer la sauce; faites-la cuire sur le feu autant que possible; mettez-la dans un vase à part, et couvrez-la de graisse.

S'il reste de l'humidité à la viande, faites-la revenir dans du beurre ou de la graisse, seulement autant qu'il sera nécessaire pour ôter l'humidité de la sauce; ensuite, procédez comme pour les autres viandes, et elle se conservera presque aussi longtemps que le rôti. Lorsque vous voudrez la manger, goûtez la sauce; si elle est bonne, mettez le tout ensemble; ajoutez un peu d'eau, de bouillon ou de vin, selon la nature de la sauce; chauffez et dégraissez avant ou après.

Cerises à l'eau-de-vie.

Prenez des cerises royales, très-mûres, parfaitement saines, et le plus possible fraîchement cueillies. Coupez les queues à moitié. Placez-les avec soin dans le bocal, de manière à ce que toutes les queues soient tournées vers le centre du vase, et que les cerises seules se laissent voir à travers le cristal. De distance en distance, placez un petit morceau de canelle.

Remplissez le bocal avec de l'eau-de-vie blanche, et mettez au soleil pendant une quinzaine de jours, après avoir bouché le bocal.

Au bout de deux semaines, vous ajouterez 125 grammes de sucre candi par litre d'eau-de-vie; puis une petite poupée, composée de coriandre et d'un clou de girofle.

Laissez reposer encore une quinzaine de jours, au bout desquels vous retirerez la petite poupée.

Carrelet sauce à l'oseille.

Toutes les bonnes ménagères savent ceci : c'est que plus il fait chaud, plus le carrelet est

épais, gros et bon. Nous entrons dans le mois où ce poisson doit être mangé, et l'on sera, je pense, content de rencontrer ici une excellente manière de l'accommoder.

Lavez bien votre poisson. Ensuite, mettez dans votre poissonnière de l'eau, du sel et une bonne quantité de vinaigre; lorsque cette eau bout, vous y jetez votre carrelet, et vous le laissez cuire. Pendant ce temps, apprêtez votre sauce. Je vous ferai observer auparavant que le vinaigre est indispensable dans l'eau, parce qu'il raffermir et blanchit la chair du poisson.

Faites une bonne sauce blanche, dans laquelle vous ajoutez un jaune d'œuf; puis, au lieu de vinaigre ou de jus de citron, quelques cuilleries d'oseille fondue dans du beurre. Mêlez bien le tout.

Servez votre carrelet en relevé sur une serviette, et la sauce dans la saucière.

Moyen de corriger le bouillon aigri et le poisson avancé.

Lorsque, après avoir mis sur le feu du bouillon de la veille, vous vous apercevez que ce bouillon est un peu aigri, il faut y jeter un petit morceau de carbonate de soude. Faites bouillir, puis retirez et passez. Votre bouillon est alors parfaitement bon, et vous en pouvez faire tel potage que vous voulez, au riz, aux pâtes, etc.; mais je vous conseillerai de ne point vous servir de pain, car il arrive souvent que le pain donne lui-même un petit goût aigrelet au bouillon.

Si vous craignez que le poisson que vous faites cuire ne soit pas excessivement frais; s'il vous semble que les nageoires, les ouïes ou le ventre commencent à sentir un peu, il vous suffira, pour empêcher que l'odeur ne s'étende dans tout le poisson, de mettre à l'endroit menacé, et pendant que vous le faites cuire, un charbon bien allumé, qui purifiera et pour ainsi dire arrêtera par la cautérisation le mal dans sa racine, et le reste du poisson sera tout à fait bon.

Il est bien entendu que ce moyen ne peut s'employer que s'il n'y a qu'un principe d'avancement, car l'on sait que rien ne s'altère aussi vite que le poisson, et ne demande, pour être mangé avec plaisir, une aussi excessive fraîcheur; mais il arrive souvent, en ce temps-ci, que d'un moment à l'autre, il se trouve endommagé par un courant d'air, une petite pression, etc., sans que pour cela il devienne nécessaire de le condamner au rebut; nous pensons donc que notre petite recette sera reçue avec plaisir.

Eau de Cologne.

Voici une petite recette fort simple pour faire de l'eau de Cologne excellente, et qui revient à un prix très-moderé, ce qui, vous le voyez, n'a rien de commun avec les recettes que vous avez pu recevoir çà et là, qui, toutes, reviennent à un prix fort élevé, et sont, de plus, très-complicées. Il y a quelque temps, je calculais que l'accomplissement d'une de ces recettes ferait revenir à 9 francs 75 centimes le litre d'eau de Cologne, c'est-à-dire $\frac{1}{3}$ en sus de ce qu'elle se vend dans le commerce. Vous avouerez que nous répondrions bien mal au titre de ce chapitre, *Economie*, si nous vous donnions de semblables procédés.

J'ai donc pensé que, s'il pouvait vous être agréable de faire vous-même votre eau de Cologne, le moyen que j'emploie moi-même étant peu coûteux et de facile exécution, vous conviendrait.

Seulement, je vous ferai observer qu'il est bon de faire une assez grande quantité d'eau de Cologne pour qu'elle puisse vieillir; car elle devient ainsi bien meilleure; l'eau de Cologne d'un an est parfaite.

Prenez : 1 litre d'esprit de vin de première qualité (bon goût),
3 gros d'essence de citron,
1 gros d'essence de bergamotte,
2 gros d'iris de Florence.

Mettez l'esprit de vin et l'iris de Florence dans une bouteille; bouchez et laissez infuser au soleil pendant quatre ou cinq jours. Choisissez de préférence le soleil de juin, juillet ou

août. Le quatrième jour, mettez vos essences; secouez: laissez infuser un jour; le lendemain, passez au papier gris.

Pliez un rond de papier gris en deux, puis en éventail; mettez la pointe de l'éventail dans un entonnoir, et l'entonnoir sur une bouteille; versez votre eau de cologne, et laissez filtrer, en ayant soin de couvrir d'un linge, pour que, pendant cette opération, l'essence ne s'évapore pas. Au bout de peu de temps, cette eau de Cologne devient jaune et du parfum le plus agréable.

Les personnes qui voudront l'avoir plus parfumée, et non plus forte (car les parfums n'ajoutent rien à la force), y jetteront de l'essence d'ambre, de musc, etc.; mais je vous ferai observer que ces odeurs pénétrantes et énervantes sont peu de mode: une femme distinguée ne porte guère de fortes odeurs.

Blanchissage à neuf de la Dentelle blanche.

Voici, madame, un ouvrage bien long, bien minutieux et qui demande de grands soins; je vais vous donner la manière la plus simple et la plus sûre de le mener à bonne fin.

Pour blanchir la dentelle, il faut commencer par opérer à peu près comme pour la broderie, c'est-à-dire, vous laissez d'abord tremper dans l'eau froide les dentelles que vous voulez blanchir, puis vous les retirez, en les frottant légèrement de savon; vous les passez dans une autre eau, puis vous les imprégnez bien de savon en tous sens, vous les mettez dans de l'eau chaude, et le tout sur le feu; vous ferez bouillir. Quand la dentelle sera blanche, retirez-la et passez-la dans de l'eau claire. Quand elle est bien rincée, essorez-la entre deux linges, ensuite trempez-la, lorsqu'elle est presque sèche, dans une eau de gomme. Si vous n'aviez pas la précaution de la sécher un peu auparavant, elle ne prendrait point assez de gomme. Je vous ferai observer aussi qu'il vaut mieux n'y pas mettre d'azur, il est inutile que la dentelle soit bleue; au lieu d'inutile, je devrais dire préférable qu'elle ne le soit pas.

Votre blanchissage terminé, il faut attacher la dentelle: vous l'étendez sur une planche à repasser, ou sur un tambour à dentelle, l'envers de la dentelle appuyé sur la laine de la planche, ce qui est tout le contraire de la broderie. Puis, avec des épingles longues et très-fines, des épingles à dentelle enfin, vous la fixez sur le tambour dans toute sa longueur, en piquant une épingle dans chaque point de la tête, et une de deux réseaux en deux réseaux, au pied de la dentelle. Lorsque la dentelle est à moitié sèche, vous prenez une petite boule, un petit poinçon d'ivoire ou d'or, et vous appuyez un peu fortement sur le milieu de chaque feuille du dessin, de manière à ce qu'elle creuse à l'endroit et ressorte à l'envers. La dentelle bien sèche, détachez-la avec précaution; elle est terminée et comme neuve.

Pour la dentelle à demi-neuf, vous n'attachez les picots que de trois en trois, et vous ne creusez point les fleurs.

Manière d'ôter les taches sur le noir.

Quand il arrive, par malheur, que l'on vient à tacher avec de la graisse des étoffes noires en soie ou en laine, on peut ôter les taches en se servant du procédé suivant:

On prend un pot d'eau, un fiel de bœuf, deux bonnes cuillerées de soude blanche et autant de potasse, on fait bouillir le tout pendant un seul bouillon; on met ensuite cette liqueur en bouteille, elle peut se conserver un an sans se gâter. Quand on veut s'en servir on frotte l'endroit de l'étoffe où paraissent les taches.

Crochet de couleur.

MANIÈRE D'EXÉCUTER LE CHANGEMENT DE SOIE.

Ce changement doit se faire avec soin, pour ne pas détruire la régularité dans les lignes du dessin; il se fait ainsi:

Supposons qu'il s'agit de faire succéder de la soie bleue à la rouge dont vous vous serviez: quand vous n'aurez plus qu'une maille rouge à faire, piquez votre crochet dans votre dernière maille (qui doit devenir l'avant dernière), attirez la soie rouge, ce qui vous fait

deux soies rouges sur le crochet. Puis au lieu d'attirer encore la soie rouge pour commencer un autre point, attirez la soie bleue qui, lorsqu'elle sera passée, restera seule sur votre crochet. La première soie restera derrière votre ouvrage, pour être reprise de la même manière lorsque son tour reviendra.

Cette petite explication nous paraît devoir intéresser les personnes qui exécuteront les bourses, les sacs à tabac, etc., dont nous avons donné les modèles il y a quelques mois.

EXPLICATION

DU DESSIN DE CROCHET CARRÉ OU FILET BRODÉ.

SEMÉ DE ROSES AVEC BORDURE.

Ce dessin peut être exécuté au crochet carré ou au filet brodé; il peut servir pour couvrelit, coussin ou toilette de fauteuil.

Quelques dames des plus travailleuses vont jusqu'à couvrir leur piano en crochet carré.

Ce dessin, exécuté en laine verte, ou même en coton blanc, produirait un très-joli effet. Il faudrait y ajouter une bordure claire et à dents.

MODÈLE D'AQUARELLE, GOUACHE, BRODERIE.

En regardant ce joli modèle d'aquarelle ou de broderie au passé, ne vous surprenez-vous pas, madame, murmurant doucement, à demi-voix, ces vers de la plus délicieuse romance de l'hiver dernier :

« Ce nid que vous guettez d'en bas,
« C'est l'espoir du printemps c'est l'amour d'une mère !
« Enfants, n'y touchez pas, enfants n'y touchez pas ! »

Voyez, en effet, comme il est effrayé, le pauvre petit, et comme son œil vif et inquiet épie le danger qui s'approche, c'est une petite scène d'intérieur et de ménage, toute palpitante d'intérêt, que vous allez désirer reproduire de mille manières, et qui fera un charmant pendant à notre tableau de fleurs du mois d'avril.

Mon Dieu, j'ai dit *tableaux*, et je ne m'en défends pas, car ces deux aquarelles sont, je vous assure, d'un ravissant effet, placées sous verre et encadrées d'un filet noir, ainsi que je viens de les voir exposées dans le bureau de notre *Conseiller*.

Je pense donc que vous commencerez de même par les encadrer et les mettre à l'abri de tout danger, avant de chercher à les reproduire, soit au passé, soit à l'aquarelle, ainsi que je vous l'ai indiqué dans nos causeries du mois d'avril.

Mais il est possible que vous ne désiriez les peindre sur des écrans de bois de Spa, une boîte de palissandre, ou même sur albâtre, or, il faudra commencer par préparer vos planches ainsi :

Pour bois de Spa, ébène ou palissandre, vous ferez une dissolution de colle de poisson, vous la passerez sur l'espace réservé à votre dessin, puis vous peindrez à l'aquarelle sur Spa, à la gouache sur bois foncé. Le bois seul a besoin d'être verni.

Pour l'albâtre, il ne vous faudra ni préparation, ni vernis, vous peignez à l'aquarelle.

Voilà, direz-vous, de l'ouvrage pour bien longtemps. Ah ! madame, dépêchez-vous, car je vous préviens que nous vous en préparons bien d'autre encore...

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

MISES DES EAUX.

La passementerie de fantaisie a fait d'immenses progrès depuis quelques années, aussi nos modistes s'en sont-elles emparées, afin de donner lieu à une foule de créations d'autant plus seyantes qu'elles sont transparentes et s'harmonisent par conséquent avec les différents crêpes, les tulles, la blonde, les dentelles, dont la vogue ne se ralentit pas; nous avons eu l'intention d'offrir un exemple de ce genre d'assemblage, en reproduisant un chapeau, composé non-seulement d'un réseau passementé, mais avec lequel s'assortit un bouquet de fleurs, sans verdure. Cette disposition est principalement destinée aux dames dont la brune chevelure et la carnation méridionale rappellent le type grec moderne et les beautés contemporaines de l'Andalousie.

A ce joli chapeau se joint une redingote,

genre amazone, à corselet plat, busqué devant et derrière, d'un coupe albanaise, en taffetas glacé, avec série des pattes progressives et découpées; le bas du corsage s'abat et emboîte les hanches; l'ouverture des manches est maintenue par trois pattes graduées; sous-manches de mousseline à broderies anglaises.

La seconde mise se compose d'une capote de crêpe lisse, à voile assorti; pour encadrement, et pour apprêts, un ruban de gaze festonné, imitation de broderie anglaise. Robe de taffetas Pompadour, à revers abatus, dentelés et bordurés d'une petite ruche, en rapport avec les losanges progressifs qui décorent le devant de la jupe. Les manches sont à parements relevés et dentelés, avec garniture assortie. Echarpe-mantelet en taffetas d'Italie.

EXPLICATION DE LA 1^{re} PLANCHE DE BRODERIE.

- | | |
|--|---|
| 1. Berthe, application. | 7. Garnitures, feston anglais. |
| 2. Cols, plumetis, feston et feston anglais. | 8. Garnitures, feston anglais. |
| 3. Volant, application. | 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, noms divers. |
| 4. Manche bouillons, plumetis. | 17. Chiffre anglais. |
| 5. Manche bouillons, feston anglais. | 18. Petit chiffre gothique. |
| 6. Garnitures, feston gothique, feston anglais et festons. | |

EXPLICATION DE LA 2^e PLANCHE DE BRODERIE.

- | | |
|---|---|
| 1. Dessin, semé de roses, au crochet carré ou en filet brodé, pour couvertures de piano, de lit, de coussin, ou de fauteuil, etc., etc. | 2. Bordure, soutache, pour robes. |
| | 5. Bordure, point de chaînette, pour robes. |

CHARADE.

Mon *premier* est une voyelle,
 Ton souffle, ô mon *second*, vient à point balayer
 L'équivoque parfum de mon âcre *dernier*,
 De notre *Conseiller*, mainte lectrice excelle
 A se servir de mon *entier*.

Le mot de la Charade du dernier numéro est : MOISSON.

Le Directeur : BOUREY.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES,
 RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 10.